Document généré le 23 avr. 2024 06:13

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

[Hubert Aquin]

Hubert Aquin

Volume 10, numéro 3 (57), mai–juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60349ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Aquin, H. (1968). [Hubert Aquin]. *Liberté*, *10*(3), 73–75.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

quelle part doit-on réserver à la littérature québécoise dans l'enseignement de la littérature

hubert aquin

A vrai dire, cette question (à savoir: redire...) a de quoi gêner un peu ceux d'entre nous dont les noms figurent dans les programmes de nos institutions d'enseignement. Un apophlegme veut que l'on ne puisse à la fois être juge et partie. Or, soyez sans crainte: je ne suis pas juge (et cela par une répugnance que j'admets volontiers m'être propre), mais partie.

Ces précautions étant établies, je tiens tout de suite à affirmer que je me réjouis que la part faite à la littérature québécoise dans l'enseignement des lettres soit *quantitativement* impressionnante. Du moins, c'est ce que j'estime.

Mais est-ce une bonne part en termes de qualité d'enseignement et sur le plan des méthodes utilisées. Ça, c'est une autre affaire...

Quand j'étais étudiant au collège, on pratiquait dans l'enseignement de la littérature la méthode (si l'on peut dire) des «morceaux choisis». Cette culture d'anthologie a longtemps retardé, chez beaucoup d'entre nous, la seule approche dynamique de la littérature, soit: la lecture des ouvrages au complet et non pas la connaissance des extraits fussent-ils habilement choisis...

L'importance accordée jadis aux anthologies a survalorisé les pièces *détachables* de tout ouvrage littéraire, c'est-à-dire: ce qu'il y a dans un ouvrage d'immobile, de morcelé, d'émietté...

Je me suis donc réjoui de constater que, maintenant, on procède autrement en mettant à l'étude des ouvrages complets ou des auteurs. Je me suis dit: «Enfin on enseigne la littérature sans se croire obligé de dépecer les ouvrages et cet enseignement va donner aux étudiants quelque chose comme le goût de lire les ouvrages...»

C'est ce que je me suis dit jusqu'au jour où un étudiant de mon voisinage m'a demandé en toute simplicité de lui donner un coup de main parce qu'il avait une dissertation à faire sur *Prochain Episode*. J'acceptai de bonne grâce. L'étudiant me montra alors le passage de mon roman sur lequel portait sa dissertation... Quel ne fut pas mon étonnement de constater qu'il s'agissait de 8 à 10 lignes situées au beau milieu du roman, bref: d'un passage qui n'avait de sens, à mes yeux, que dans un contexte, d'un passage qui appelait un contexte... Je dis à cet étudiant: «J'imagine que vous vous êtes rendu jusqu'à la fin?» Il me dit avec quelque gêne (j'ose croire) que non et que d'ailleurs ils n'avaient pas eu le temps, en classe, d'aller plus loin, et qu'ils avaient dû faire vite car la fin de l'année approche... Bon, ce sont des choses qui arrivent. C'est une exception, me suis-je dit, après tout...

Mais une autre fois, la même aide a été sollicitée de ma part par téléphone: et il s'agissait encore d'un passage, différent... Et puis, une 3ème fois, une 4ème, une 5ème... C'est bien peu significatif, statistiquement parlant, n'empêche que j'étais quand même troublé. Je me suis alors demandé, (inconsidérément, sans doute...) par quelle aberration l'enseignement des ouvrages in extenso aboutissait à des morcèlements qui, pour les étudiants, correspondent à des morcèlements de première lecture...

Mais il existe une autre méthode d'enseignement de la littérature dont je veux parler: c'est celle qui consiste à trouver dans les ouvrages québécois une symbolique. Je me pose par-

fois des questions quant à la validité de cette prospection symbolique... En général, cette réduction symbolique n'a pas grand-chose à voir avec la qualité de l'œuvre, voire même avec la qualité du plaisir de sa lecture. Les symboles, hélas, encombrent les œuvres plates autant que les autres œuvres en sont remplies. La richesse symbolique n'est pas un critère de plaisir esthétique...

Je ne parle pas seulement de la littérature québecoise en ce moment, mais de toute littérature. Il est impensable, selon moi, d'enseigner la littérature sans avoir recours à la notion de plaisir produit et reçu, sinon on passe à côté de ce qui concerne la spécificité de toute entreprise littéraire. La littérature n'existe pas en soi avant d'être lue. Toute œuvre implique une situation dialectique de transaction. Le livre n'a rang d'objet que s'il est consommé — c'est pourquoi l'enseignement de la littérature doit impliquer nécessairement une esthétique de la lecture... qui est l'acte même de la consommation.

Tout enseignement de la littérature doit être fondé sur cette notion-clé. Et la littérature n'a pour ainsi dire aucun intérêt si elle n'est pas liée à une expérience de jouissance. L'esthétique littéraire n'est pas une science objective: c'est une méthodologie de la lecture et du plaisir de lire. Il ne faut jamais oublier que tout ouvrage littéraire doit toujours faire l'objet d'une transaction heureuse entre le lecteur et le livre, que l'étudiant (comme le professeur d'ailleurs) est un consommateur comme les autres et il ne doit pas, au nom de la connaissance approfondie, transcender trop vite cette banale vérité: on lit une œuvre littéraire par plaisir avant de chercher, par des relectures, son sens profond et sa richesse symbolique. Cette notion de *lecture génératrice de plaisir* est la base même et le seul fondement valable de tout enseignement de la littérature et de toute théorie littéraire.

Ayant insisté sur cette notion de plaisir, je serais mal venu de monologuer plus longtemps...

HUBERT AQUIN